



## Commentaire sur le film Tuktujaq

Par Bernard Saladin d'Anglure

Ce film avait pour but d'illustrer comment le caribou occupait une place primordiale dans la vie traditionnelle des Inuit du nord du Nunavik et de tout le Nunavik avant la quasi disparition de l'espèce, qui est survenue au moment de la deuxième guerre mondiale, peut-être même un peu avant. Les caribous ayant quasiment disparu, les Inuit y avaient très difficilement accès. Il fallait aller très loin vers les arbres, là où il y avait une sorte de caribou plus grand, le caribou de forêt, et puis quelques-uns de ces caribous qui migraient de l'intérieur du Nunavik, vers la frontière des arbres.

L'idée était d'opposer les trois cultures : culture insulaire minoritaire, qui souvent n'avait pas ou plus de caribou du tout et remplaçait ces peaux par des peaux de canard eider et des peaux de chien et un peu de peaux de phoque pour certaines parties du vêtement, ou même dans des situations extrêmes des peaux de poissons; les Inuit côtiers, qui avaient les ressources marines et des ressources intérieures, le caribou (il fallait à ce moment-là aller assez loin, remonter dans les terres); et puis quelques familles minoritaires, qui vivaient toute l'année à l'intérieur des terres près de grands lacs poissonneux et de gués que devaient traverser à la nage les caribous, et c'était assez intéressant pour les harponner parce qu'ils sont beaucoup moins rapides que les Inuit en kayak.

Mais néanmoins, il y avait, pour quelques régions déterminées du Nunavik, côté Baie d'Ungava, en remontant vers Kangirsuk et Quaqtaq, des zones où, en remontant pas trop loin depuis la côte, on pouvait atteindre des troupeaux de caribous qui, l'été, venaient paître dans ces régions. Et à ce moment-là, une autre technique était la chasse collective, qui se faisait par petits camps, quelques familles qui dirigeaient, poussaient les caribous vers des murs d'affut, *taluk*, construits en pierre, derrière lesquels des archers se postaient. Ils avaient des arcs courts en bois ou en cornes de caribou assemblées, et on tirait à moins de trente pieds (dix mètres environ) du caribou. Il fallait que la flèche soit envoyée avec une puissance suffisante pour atteindre les parties vitales de l'animal et le tuer ou le blesser mortellement.

Pour la côte sur la Baie d'Hudson du Nunavik, c'était surtout dans la région de Puvirnituk, en remontant vers Akulivik, et surtout vers la rivière Kuuvik qu'il y avait une zone tout à fait intéressante où, à moins de quinze kilomètres de la côte, on rencontrait ces pâturages où, l'été, les caribous venaient très proche de la mer en petits troupeaux. On a un témoignage exceptionnel, qui a été illustré par Noah Kilupaq Qinnuaq, qui vivait à l'époque Asen Balikci y est allé dans les années 60; Noah Kilupaq était le fils de Qinnuaq, qui avait vécu





et avait pratiqué ces chasses à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui a inspiré son fils pour réaliser ce très beau dessin unique de chasse collective au caribou dans cette région, la vallée de la rivière Kuuvik, donc à une quinzaine de kilomètres de la mer.

Les Inuit de Puvirnituaq se souviennent très bien comment, chaque année, ils remontaient vers les terres, après la fonte des neiges, à la fin de l'hiver, en famille, en emportant avec eux un petit kayak de rivière ou de baie, moins long que les grands kayaks de la région de Kangiqsujaq, utilisé pour la pleine mer (le kayak qui est exposé au centre muséographique de Kangiqsujaq fait vingt-et-un pieds si mon souvenir est bon). Ceux-là étaient plus courts. Et j'ai même pu faire refaire par Tuumasi Kudlak à Kangirsuk un petit kayak encore beaucoup plus court de rivière et de lac et qui, lui, était couvert de peaux de caribou épilées (il fait partie des collections du Musée canadien de l'histoire, à Ottawa). Ça, c'était typique pour les Inuit qui vivaient en permanence à l'intérieur. Tuumasi Kudlak, dans son enfance, vivait avec ses parents, et son père était considéré comme un Nunamiuq, qui vivait toute l'année à l'intérieur des terres, se nourrissant de poissons, de petits gibiers et de caribous.

Donc, ceux de Puvirnituaq, de la région d'Inukjuak aussi, pouvaient remonter à l'intérieur, et ils se rencontraient même à l'intérieur, ils rencontraient des gens de Salluit et éventuellement de Kangiqsujaq aussi, aux endroits où les rivières de ces divers villages prennent leur source, soit dans les grands lacs, soit dans des régions proches. Et c'était l'occasion, quand ils se rencontraient, de faire des fêtes à l'intérieur, d'échanger, etc. Donc, à Puvirnituaq, deux grands chasseurs avaient des souvenirs très précis de remontées annuelles vers l'intérieur, c'étaient Juanasialuk, le très grand graveur qui nous a rempli des cahiers à dessins concernant l'utilisation du caribou, les voyages vers l'intérieur, et son frère cadet, Putuguq, qui, avec sa famille, remontait aussi à l'intérieur des terres.

Pour les besoins de ce documentaire, qui visait à montrer comment on se préparait à ces voyages et surtout comment on fabriquait, on traitait les peaux, on les découpait pour en faire des vêtements, et même comment on fondait des sortes de grosses perles en étain en les faisant fondre dans un petit moule en stéatite et on y ménageait un petit trou, une technique qui est très bien montrée dans le film pour faire des pendentifs aux pans des manteaux féminins pour éviter que ces pans se relèvent quand il y avait du vent, pour protéger la femme. C'est une période qu'on pourrait situer dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, ou le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, où on avait quelques produits importés par les blancs et qui étaient accessibles dans les comptoirs commerciaux de la Baie d'Hudson : des lames de métal avec lesquelles on faisait des ulu féminins, des grands et des plus petits que les couturières utilisaient et puis, en même temps, on avait l'utilisation de la peau de caribou, des tendons de caribou qui étaient le meilleur fil à coudre, et puis on avait des traditions empiriques pour prendre les mesures du vêtement que l'on veut faire sur la personne en utilisant des notions de doigts, de mains, de main jusqu'au coude, de bras





jusqu'à l'aisselle pour établir un patron à découper dans la peau du vêtement, pour former des pièces de vêtements qui seront ensuite assemblées.

Juanasialuk a rempli plusieurs cahiers à dessins, dont l'un est consacré à ce traitement des peaux, et aussi aux connaissances que l'on avait des caribous selon le sexe, l'âge, les traces qu'ils ont, etc. et puis comment on les traquait, on les repérait. On pouvait ainsi avoir de la viande fraîche et aussi, surtout, des peaux, en sachant qu'on ne prenait pas n'importe quelle peau à n'importe quel moment pour n'importe quel vêtement. Il y avait les vêtements d'hiver, qui étaient faits avec des peaux plus proches du milieu de l'automne quand le poil est plus long. Il y avait des vêtements cérémoniels avec un poil plus court, qu'on retrouve juste après la mue de juillet, donc au début d'août quand le poil repousse, et dont la peau est très brune et très blanche sur le ventre, ce qui permettait de faire des vêtements de cérémonie. Et puis il y avait la taille intermédiaire, les peaux de l'automne, du début de l'automne, qui étaient les plus appréciées avec un poil qui tient bien, à la différence des poils du milieu de l'hiver qui sont longs, mais ces peaux perdent beaucoup leurs poils, donc on les utilisait plutôt pour garnir la litière pour dormir dessus, ce qui fait que quand on se réveillait on avait toujours beaucoup de poils de caribou dans les cheveux, sur ses vêtements. On utilisait aussi les peaux des femelles pour certains vêtements, les peaux de mâles pour d'autres, bref, il y avait un art très développé de la technologie des peaux de caribou pour le vêtement.

Alors, il y avait tout un outillage qui était associé à ce travail, qui était fait habituellement avec des produits tirés du caribou. Il y avait différentes sortes de grattoirs ou queursoir, le terme technique en français, soit faits dans des os longs du caribou, comme les tibias, et un peu aiguisés en les frottant sur des pierres ou en les limant, soit des omoplates de caribou quand il s'agissait de gratter les poils ou quand il s'agissait de transformer une peau crue séchée en peau souple pour la confection. Il y avait plusieurs opérations, une première avec un grattoir en os long et une deuxième opération plus assouplissante pour la finition de cette opération d'adoucissement de la peau, car les Inuit ne connaissaient pas le tannage. Pour ce qui est des troussees pour coudre, il fallait, surtout pour les coutures imperméables, pour les bottes et parfois d'autres vêtements, éventuellement les moufles ou mitaines, humecter le fil de graisse. Alors on fabriquait en peau de phoque crue une petite poche ronde avec une ouverture, on mettait de la graisse à l'intérieur et on y passait le fil en appuyant sur le petit couvercle rond, on tirait le fil qui s'humectait de graisse et qu'on pouvait coudre après, et donc faire en sorte que la couture soit véritablement imperméable. Ces troussees de couture en peau d'oiseau retournée contenaient des tendons de caribou, surtout venant de l'épine dorsale du caribou, de la partie qu'on appelle les uliutit. Donc on l'enlève avec la viande qui contient le tendon original, on a gratté la peau et reste cette belle partie que l'on va ensuite, une fois séchée, séparer en fils qui pourront, selon les parties du vêtement, soit être utilisés directement pour coudre, soit tressés en chaîne pour avoir une







tente et qu'il traînait avec lui. C'étaient des chiens spécialement dressés, qu'on pouvait contrôler à la voix et qui obéissaient, surtout quand on s'approchait de gibier : il ne fallait pas que ces chiens fassent fuir le gibier. Et quand on revenait ou qu'on transportait de la viande, on pouvait en mettre dans les sacs de bât. Les femmes transportaient avec elles des récipients faits de cuir, souvent le cuir qu'on enlevait quand on changeait la couverture du kayak, sur la côte en peau épilée d'ujjuk, de phoque ou de béluga. Ces seaux avaient un fond qui était cousu par des coutures imperméables, et on pouvait puiser de l'eau que l'on faisait cuire traditionnellement dans des marmites de pierre; il y avait des petites marmites quand on remontait à l'intérieur, comme il y avait aussi éventuellement des petites *qulliq*, ou lampes à huile, encore que, à l'intérieur, on faisait des feux de broussaille pour faire chauffer, comme combustible, et on utilisait des sortes de petites poches contenant de la graisse de caribou, qu'on utilisait un peu comme *qulliq*, avec une petite mèche, donc c'était spécial, des petites lampes pour les Inuit de l'intérieur qui ne disposaient pas de mammifères marins.

Alors voilà ce que l'on peut dire pour introduire, et donc on montait à la fin du printemps, on passait une bonne partie de l'été, et on pouvait revenir soit à la fin de l'été, soit on attendait les premières neiges, et à ce moment là, une technique très intéressante consistait à enlever la peau du kayak que l'on utiliserait pour toutes sortes d'usages, et à démonter le kayak pour en faire un traîneau. On transformait le kayak en traîneau, et les chiens de portage, on n'avait pas besoin de très nombreux chiens, servaient à tirer le traîneau. On installait les enfants sur le traîneau, les femmes aussi éventuellement, mais les adultes souvent marchaient ou même pouvaient courir un peu à côté du traîneau, en rapportant des carcasses de caribou, des peaux fraîchement tuées, qui servaient à confectionner les vêtements pour l'hiver. Et donc, là, on avait des séjours de plusieurs mois l'été, et la redescende vers la mer en utilisant les premières neiges qui permettaient donc le traînage. Cela donne un peu le canevas de ce que représentait la saison importante de chasse au caribou. Ce qui n'empêchait pas, l'hiver, de faire éventuellement, les hommes surtout, des expéditions en traîneau à chien pour aller essayer de traquer quelques caribous.

Le grand intérêt étant les deux techniques, la technique de chasse à l'affut derrière ces longs murs d'affut, chasses collectives, souvent pratiquées par un camp saisonnier, soit un camp de la côte, qui remonte au complet vers l'intérieur, qui pourra traquer un petit troupeau d'une trentaine de bêtes; ce sont les jeunes adultes qui étaient bons à la course, qui essayaient d'entourer le troupeau et de le diriger, en faisant bien attention qu'il ne s'éparpille pas, vers le grand mur d'affut construit de longue date et qui souvent était un endroit stratégique, et, lorsque le troupeau se rapprochait, femmes et enfants accouraient pour seconder la traque et surtout former une sorte de mur vivant parallèle à l'affut pour empêcher les caribous de remonter, de fuir dans la direction opposée au mur d'affut et d'échapper aux chasseurs. Donc les jeunes adultes hommes étaient les traqueurs qui, à la









que l'on commence avec ce premier grattoir et puis qu'on finit avec un grattoir plus petit qui était souvent fait d'une omoplate de caribou ou d'un os autre pouvant être suffisamment large et affuté pour bien assouplir.

Elle prend ici les mesures sur son mari pour les transcrire sur la peau et la découper en conséquence. Et donc, à chaque fois qu'elle a découpé, surtout les parties pour la partie la plus importante, le devant ou l'arrière du manteau, elle vérifie que ce soit la bonne taille. Là avec son grand *ulu*, elle coupe la peau pour en faire l'ajustement. Vous voyez, elle la replie, ce qui fait que les parties droite et gauche du vêtement seront symétriques.

Alors voilà l'outil, le grattoir long, voilà le grand ulu à découper. Voilà le petit grattoir taillé dans un bois de renne, dans la corne, et voici la petite poche à graisse qui va servir à humecter le fil à coudre avec de la graisse. Ceci est une des sortes de trousse à couture, ça c'est l'attache. Là, on voit les deux grattoirs. Le premier outil, c'est le grattoir long, qu'on a vu utiliser dans la première phase, pour enlever les restes de chair et le sang séché; il a plus de force, parce qu'il est plus étroit. Là, l'omoplate, ou là, c'est un morceau d'andouiller de caribou pris dans une partie large de l'andouiller, vous voyez, mais le plus souvent, on prenait une omoplate de caribou, omoplate qui est aussi utilisée quand un bébé a fait pipi sur la peau, pour extraire l'urine. Donc on pousse avec ça sur le poil et ça permet d'évacuer le liquide. Le poil de caribou est un poil creux qui a un très haut degré de flottaison, donc il ne se mouille pas si facilement que ça. On en remplissait les bouées de sauvetage en Occident à cause de son pouvoir de flottaison, justement. Et donc, c'est aussi un excellent isolant pour le froid. Alors, le grand *ulu*, taillé dans une lame de scie égoïne, ces scies qu'ils obtenaient des blancs (ils avaient appris la technique pour arriver à en faire ces couteaux). Le manche ici est en bois, on voyait dans les vieux *ulu* des manches de cornes, qui étaient appréciées, ou parfois d'ivoire. Alors voilà le grattoir taillé dans un morceau d'andouiller de caribou. Et là, c'était plutôt un assouplisseur. Ça, c'est la poche qui contient de la graisse de mammifère marin. Ça c'est ici un os long, creux, dont on a enlevé la moelle, et il y a une petite tirette, un fil qui y est rattaché à l'intérieur à un morceau de peau avec poils où l'on piqué les aiguilles, en os ou en ivoire. Ça peut s'appeler je crois *miqrutiqauti*, c'est à dire une trousse à aiguilles. Ici, c'est une sorte de bouton en ivoire qui sert à attacher la lanière sur le devant de l'*amauti*, une lanière qui passe sous la poche qui contient le bébé, et qui vient s'accrocher au devant de la poitrine, donc qui passe sous les seins et qui permet de bien maintenir le bébé quand il est dans l'*amauti*. Et donc c'est une sorte d'agrafe, mais il n'y a qu'une petite pointe, et on y enfle une boucle qui est attachée comme ça.

Alors là c'est l'opération où les tendons sont retirés de la peau de huard, souvent le grand huard, le *tuulliq*, et on extrait les filaments des tendons. On les décompose en fils. Alors elle sort sa petite trousse à aiguilles où, vous voyez, enfilée dans un morceau de peau, il y a une aiguille en os ou en ivoire ou en métal, à l'époque. Donc elle a humecté de salive le bout de





son filament qu'elle enfle dans le chas de l'aiguille. Puis elle sort sa petite poche à graisse, elle le passe dans la graisse. On voit bien dans les gros plans les pendentifs en étain dont on assistera à la fonte et à la fabrication. Et là, il va s'agir de commencer à coudre, assembler, donc d'abord le devant et l'arrière du manteau de l'homme. Elle a ici un dé en métal, mais on verra je pense tout à l'heure des dés traditionnels en peau de phoque barbu épilée. On observe donc cette technique de couture où on pousse l'aiguille toujours vers soi. Et le fil a été humecté de graisse, ce qui fait qu'il glisse bien, et ça va donner une très bonne couture.

Voilà ici le sommet de la tente, où les deux morceaux de la tente sont assemblés par une lanière et ont fait l'objet de coutures très solides pour que cela résiste à la tension de la tente et pour qu'elle reste bien en place. Et on voit que ces tentes sont complètement translucides, ce qui, l'été, donne un bon éclairage. On constate que toutes les coutures de la tente sont des doubles coutures qui doivent être étanches, complètement étanches, pour éviter, en cas de pluie, que l'eau passe à travers.

Revenons maintenant à la confection du manteau d'homme : une fois assemblées, les deux parties, avant et arrière, il va falloir fixer les manches. On voit toujours, avec les dents et un peu de salive, qu'elle mord l'emplacement où elle va enfoncer son aiguille, ce qui écrase un peu et humidifie un peu la peau et rendra plus facile la poussée de l'aiguille dans le cuir. On a toujours dit que les dents ou la mâchoire étaient la troisième main des Inuit, tant pour les femmes que pour les hommes. Et donc, toujours, très bien assouplir, attendrir la peau, l'humecter, la mordre un peu même pour l'écraser, et faciliter la couture.

Ici, on voit la femme coudre à l'intérieur de sa tente. Elle fabrique des bottes, si je ne me trompe pas, les tiges des bottes. Elle était elle-même entièrement habillée en peau de caribou, on voit le pantalon féminin avec les deux barres horizontales blanches. Et là, la *qulliq* posée sur des bois de caribou, avec son tisonnier. Ici c'est la femme de Davidaluk, Maina.

Voilà les outils. La petite pièce de métal, un peu comme une petite louche emmanchée à un manche de bois, qui servira à faire fondre à la chaleur de la *qulliq* l'étain, le moule en pierre où l'on fera couler l'étain liquide, qui est emmanché en bois, et un troisième morceau, mais il y a quelque chose qui est caché... Et là, ce sont des balles, les extrémités en plomb de balles de .22 long rifle, qui sont utilisées comme aussi l'étain. Et alors c'est une sorte d'aiguille emmanchée que l'on placera sur le moule, on voit une petite forme transversale près de l'ouverture ronde du moule, on y placera cette aiguille qui permettra de ménager un trou dans la perle en étain, et donc ça permettra d'attacher ce pendentif en étain après le pan du manteau. Donc elle met l'aiguille, elle la dispose. Et là, elle puise, elle met un peu de graisse si je ne me trompe pas... Elle le graisse bien le moule pour qu'après ça se détache de la pierre. Elle y met de la graisse de la *qulliq*. Voilà, maintenant elle peut faire couler l'étain





